Publication de la  société slave de Paris.

# LA POLOGNE

## JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
**DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,**
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

**Pour Paris :**

| | |
|---|---|
| Trois mois. . . . . . . . . . . . . | 1 fr. 25 |
| Six mois. . . . . . . . . . . . . . | 2 50 |
| Un an. . . . . . . . . . . . . . . | 5 » |

**Pour la province et l'étranger :**

| | |
|---|---|
| Trois mois. . . . . . . . . . . . . | 2 fr. 50 c. |
| Six mois. . . . . . . . . . . . . . | 5 |
| Un an. . . . . . . . . . . . . . . | 10 |

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

*N. B.* Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année.— Numéro 5. — 3 Février 1850.

### Du fédéralisme en Turquie,

CHANCES D'ATTIRER PAR CE SYSTÈME, VERS L'EMPIRE D'ORIENT, LES NATIONALITÉS OPPRIMÉS D'AUTRICHE.

On ne saurait nier que la Turquie ne semble à la veille d'un démembrement : et cependant, si elle avait plus d'intelligence, et surtout plus de générosité, elle pourrait être à la veille d'une glorieuse renaissance. Il suffirait, pour cela, que la race d'Osman comprît bien les nécessités de sa position vis-à-vis des nationalités européennes, jusqu'à présent ses sujettes, et qui ne peuvent plus être désormais que ses égales et ses confédérées.

Les analogies de situation entre la race conquérante de Turquie et celle d'Autriche, sont de nature à frapper d'étonnement. Ici et là les conquérants forment, vis-à-vis des vaincus, une extrême minorité. Ici et là règne une opposition profonde de mœurs et de tendance sociales, et par suite une antipathie mortelle entre les dominateurs et les sujets. Le seigneur allemand d'Autriche, jusqu'aux derniers événements, méprisait le Slave, à peu près comme le Turc méprise son raïa. Ici et là les moyens de gouvernement ont jusqu'à ce jour été les mêmes ; seulement ici c'est une astuce plus habile et plus civilisée, là c'est une astuce plus barbare et plus brutale. Aussi, est-il clair que le monopole osmanli en Turquie touche à la même solution que le monopole allemand en Autriche. Car tandis ques les pachas des provinces continuent l'antique système des avanies et des tortures pour s'enrichir aux dépens des raïas, pendant que d'un autre côté les seigneurs du Bosphore continuent de faire des rêves dorés sur la réforme et la régénération de leur empire, ils ne se doutent pas que le même blocus qui a eu lieu à Vienne de la part des provinces insurgées contre la bureaucratie centrale, menace également de venir surprendre à l'improviste la bureaucratie asiatique de Stanbol. Or, ce cas échéant, le sultan peut bien se dire d'avance qu'il n'aura pas comme son cousin de Vienne la bonne fortune de se voir réintégré dans ses états perdus par 200,000 baïonnettes russes. Le voulût-il, le tsar-pontife serait impuissant à accomplir contre sa propre église une pareille restauration.

On n'arrête pas les tendances ni le progrès des races. Il arrive un moment où ce qui fut possible durant des siècles, cesse tout à coup de l'être. Moins encore que l'Autriche, la Turquie ne peut plus conserver son vieux système. Les empires les mieux assis sont bien plus passagers encore que les nationalités, qui, elles-mêmes, ne sont pas éternelles. *Corruptio unius est generatio alterius.* — Il y a notamment chez les Slaves du bas Danube une vitalité que l'on ne parviendra pas à détruire. Contre eux la Porte n'a qu'une seule arme, celle de sages concessions, faites à temps, c'est-à-dire le plus vite possible. Parmi ces concessions, l'une des plus efficaces serait de ne plus s'opposer au développement d'une fraternelle solidarité politique entre les diverses branches de la famille serbe, de Belgrad à l'Adriatique; n'excluant pas même de cette association les Serbes d'Autriche. En effet, ces derniers ont la même langue, la même histoire, les mêmes tendances et le même but national que ceux de leurs frères qui reconnaissent pour centre Belgrad et Saraïevo. Aucune force humaine ne les empêchera de se réunir tôt ou tard. Les Slaves du midi ont su opérer entre leurs intérêts divers la même fusion qu'accomplit de son côté la race roumaine, sans s'inquiéter des frontières qui séparent la Moldo-Valachie de la Bukovine et de la Transylvanie. Un

des plus beaux spectacles de l'époque est le travail de rapprochement de toutes ces populations que la conquête avait réussi à parquer et à isoler les unes des autres. Chacune d'elles ayant pour moteur de sa renaissance politique l'émancipation de sa langue et de sa littérature, un même esprit public, les mêmes antipathies et les mêmes amours animent dans ces contrées toutes les hautes intelligences et tous les cœurs d'élite, que séparent vainement les douanes et les haies de baïonnettes des empereurs. Le même cri de douleur ou de joie que pousse Bukarest ou Iassy, est poussé en même temps par Hermanstadt, par la Bukovine et la Bessarabie, comme s'il partait d'un seul et unique corps. Une égale entente fraternelle s'est établie peu à peu entre les diverses branches des Iugo-Slaves; les Serbes, les Bosniaques, les Bulgares, les Croates, les Monténégrins, unis par une même histoire, au temps de leurs indépendance, se sont de nouveau unis dans un même but d'émancipation.

Il y a déjà dix ans, celui qui écrit ces lignes fit un livre publié d'abord, sous le nom de *Monde gréco-slave*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, qui n'avait pas alors ses tendances d'aujourd'hui; puis ce livre fut réimprimé en deux volumes sous le nom de *Slaves de Turquie*. Son but était de révéler à l'Europe l'avènement des Slaves du Sud à la vie politique, et d'avertir en même temps les diplomates de Constantinople de se tenir prêts à reconnaître et à s'associer prudemment les nouvelles forces qui se levaient dans leur empire. Les diverses traductions allemandes qui ont paru de cet ouvrage, ont toutes profité de l'occasion pour exprimer dans leurs notes leur espérance de voir l'Autriche confisquer à son profit, et au profit de l'Allemagne, le mouvement des Slaves de Tarquie. L'une de ces traductions, celle de Marco Fœdorovitch (édition de Dresde 1847), contient dans la préface ces mots: « L'Autriche doit comprendre que son destin est de devenir la tête du mouvement iugo-slave. Elle doit renoncer pour jamais au projet joséphinique de germanisation de tout l'empire; il faut qu'elle prenne sous sa tutelle la nationalité jeune et pleine de sève de ses sujets slaves, pour en modérer les bonds excentriques et l'empêcher de devenir la proie du colosse moscovite. En tournant vers l'Orient son centre de gravitation, l'Autriche permettra alors à l'Allemagne de se développer librement. C'est sur les plaines immenses qui s'étendent de Vienne à Constantinople, c'est sur les cimes du Balkan que le slavisme doit ériger son autel. » Or, cet autel, d'après l'auteur, doit être autrichien. Telle était, dès avant 1848, la pensée d'un grand nombre de Slaves occidentaux.

L'Autriche est et s'intitule, tout comme la Turquie, *empire d'Orient*; et il est naturel que ses flatteurs cherchent à lui offrir en hommage les fruits du réveil des jeunes nationalités chrétiennes de l'Orient, réveil dont la Turquie ne sait pas profiter. Nul doute que, régnant en commun sur des nations aussi prépondérantes par leur nombre que le sont les Iugo-Slaves et les Roumains, l'Autriche et la Turquie, une fois imprégnées suffisamment de libéralisme, devront nécessairement se fondre en un seul empire. Or, dans ce cas, Vienne a bien peu de chances de rester résidence impériale. Aussi l'Autriche a-t-elle juré de paralyser à quelque prix que ce soit le mouvement slave du Midi. Quand parut l'ouvrage précité sur le *Monde gréco-slave*, les journaux austro-allemands affectèrent de le considérer comme une création poétique; ils appelaient fabuleux le mouvement combiné du slavisme et de l'hellénisme pour regénérer l'Orient. Puis, confondant tout ce travail du gréco-slavisme avec la propagande russe, ils se demandaient: Dans le cas d'une inondation armée de ces barbares gréco-slaves, que devrait faire l'Autriche? Depuis le Montenegro jusqu'à la Bessarabie, l'invasion ne trouverait sur son chemin jusqu'à Komorn aucune citadelle importante, et pourrait ainsi inonder tout le pays jusqu'à Vienne, comme firent jadis les Maghyars Rakotsi, Botskaï et Tœkœli. Contre ce danger, dit la *Gazette d'Augsbourg*, l'Autriche n'a que deux lignes de défense, la Save et les Karpathes; c'est sur ces deux lignes stratégiques qu'il lui faut au plus vite bâtir de nouvelles forteresses. Et l'action suivit de près le conseil. C'est donc avec des citadelles, c'est à coups de canon que l'Autriche prétendait accueillir le mouvement iugo-slave de la Hongrie et de la Turquie, confondu par elle avec la propagande russe. Cependant, tout en versant à pleines mains l'odieux sur la Russie et sur ses prétendus protégés, le cabinet de Vienne n'en a pas moins, au moment venu, imploré les secours du tsar; et c'est sur lui qu'il s'appuie désormais contre toutes les nationalités de son empire. Aussi, longtemps encore avant 1848, l'auteur des *Slaves de Turquie* signalait-il dans la *Revue de Paris* « l'empressement avec lequel l'Autriche travaille au chemin de fer, qui, passant par Léopol et Brody, devra traverser la Galicie entière et unir Vienne à la frontière russe, mesure qui ne servira qu'à renforcer l'influence russe en Autriche. Le même rail-way qui transportera en Allemagne les froments de l'Ukraine et les pelleteries d'Odessa, pourra bien conduire un jour à Vienne les *pulks* des Kosaques, comme dernière ressource militaire, contre ces peuples slaves et hongrois, dont le cabinet autrichien espère pouvoir étouffer les efforts patriotiques. » La prophétie, qui était bien facile à faire, a obtenu malheureusement une réalisation trop complète.

Maintenant abhorrée par toutes les races de l'Orient, l'Autriche gît épuisée sur ses trophées maudits. Jamais la Turquie n'eut une plus belle occasion de se relever aux dépens de son antique rivale, par une initiative généreuse. Les Slaves, comme les Roumains de la Hongrie tendent la main à leurs frères de l'empire ottoman. Ils les appellent comme des libérateurs, ils sont prêts à s'unir à eux. En favorisant sous main ce mouvement d'association internationale, la Turquie élève un rempart de plus entre elle et ses ennemis. L'Angleterre et la France ont un intérêt majeur à voir se former ce nouveau rempart, pourvu qu'il s'élève sous la suzeraineté ottomane. Mais pour que cette suzeraineté soit préférée par les peuples, il faut qu'elle soit aimée. Elle ne le sera qu'à condition que la Porte accepte comme base de ses réformes le fédéralisme ou le principe de confraternité non plus seulement entre hommes, mais encore entre peuples.

Le moyen de réaliser ce principe de toute popularité, sans

léser trop sensiblement les puissances établies, et ce qu'on appelle l'équilibre européen, serait d'avoir recours pour l'Orient européen à ces unions douanières, à ces fusions d'intérêts commerciaux et intellectuels, imaginées en Occident pour des peuples que la nature a unis, et que la politique seule sépare en les plaçant sous des sceptres rivaux, comme les divers états italiens et allemands. Ces réunions de douanes, et cette communauté de tendances morales entre des peuples soumis à différents trônes, toutes transitoires qu'elles soient, reconcilieraient encore pour quelque temps le progrès avec le *statu-quo* et l'avenir avec le passé. Cette ligne douanière de tous les peuples danubiens possédant comme leur artère vitale le plus grand fleuve de l'Europe jusqu'à ses embouchures, étendrait naturellement son influence sur tout l'Orient. Envisagée au point de vue du développement de l'industrie et du commerce, cette confédération internationale aurait une des situations les plus avantageuses du monde entier. La Mer-Noire, les golfes de Marmara, de Macédoine, de l'Egée et de l'Adriatique, se couvriraient de ses flottes à langues et à pavillons divers, qui toutes auraient pour rendez-vous général le Bosphore.

Si l'Autriche refuse de se prêter à cette combinaison, la Turquie n'en a pas moins pour devoir de s'attacher désormais comme auxiliaires affranchis tous ses anciens raïas, et de tendre la main aux divers peuples qui, en dehors de son empire, tiennent à ses sujets par la communauté du langage et de la nationalité. Sans cette politique nouvelle, la ruine des osmanlis est inévitable. Car admît-on même qu'ils échapperont à la Russie, ils n'échapperont pas dans ce cas à l'Autriche slave, qui prétend bien avoir un jour à elle seule *tout son Danube*. Entre Constantinople et Vienne il y a donc un duel à mort, qui ne se terminera que par la chûte de l'un des deux champions, sinon de tous les deux sous les coups d'un troisième, du grand arbitre de Moscou.

## CHRONIQUE SLAVO-EUROPÉENNE.

### ÉVÉNEMENTS DE JANVIER 1850.

Il serait difficile d'imaginer des circonstances plus tristes que celles où nous sommes, pour commencer cette chronique mensuelle des peuples Slaves et de leur action européenne. C'est le moment où les Slaves sont partout épuisés par les torrents de sang qu'ils ont versé, sans autre résultat que de cimenter les trônes de leurs propres tyrans. En Russie, en Autriche, en Turquie, en Allemagne, en France même, partout aujourd'hui le slavisme sert, soit d'instrument, soit de prétexte, aux plus déplorables réactions. Loin que les premiers débuts de l'année 1850 puissent faire espérer aux peuples une nouvelle ère de justice et de repos, ils nous montrent au contraire à l'Orient une recrudescence d'arbitraire, et à l'Occident chaque jour, un pas de plus vers l'abîme où la Russie se prépare à engloutir toutes les forces, toutes les idées libérales de l'Europe. Les Slaves libres soutiendront encore, on n'en peut douter, un dernier combat contre le despotisme. Puisse alors l'Occident les appuyer de tous ses moyens; car c'est d'eux que dépend l'avenir de la civilisation.

### RUSSIE ET TURQUIE.

La Némésis du monde moderne, armée du knout, s'approche à pas lents, mais sûrs de l'Occident décrépit : c'est par l'Autriche et la Turquie qu'elle a commencé à l'envahir. Tandis qu'en Autriche elle continue ses mines souterraines autour du trône de Habsbourg, la propagande russe travaille en Turquie à ciel ouvert. M. de Titof, à Constantinople, ne pouvant obtenir l'extradition des réfugiés polonais, s'est déclaré satisfait de leur expulsion. Tous ces *rebelles*, Dembinski en tête, vont donc être *expulsés* du territoire ottoman, et transportés, dit-on, à Malte, aux frais de l'Angleterre. Quand à Bem et aux autres proscrits qui ont embrassé l'islamisme, ils seront conduits en Syrie, loin de tout contact avec les populations chrétiennes du Danube. L'Autriche, plus exposée, se montre aussi plus exigeante dans les mesures de sûreté qu'elle impose à la Porte contre les réfugiés Maghyars. Ils devront tous, Kossuth lui-même, être internés dans une citadelle d'Asie, et placés sous la plus stricte surveillance.

Après la signature de ces conventions, complaisamment acceptées par la France et l'Angleterre, on pourrait croire que toute cause de querelle a cessé entre les grandes puissances, et que la Russie va rentrer chez elle. Loin de là, elle s'obstine au contraire à rester dans ses cantonnements militaires de Moldavie et de Valachie, en même temps qu'elle construit avec une ardeur infatigable, de nouveaux vaisseaux de guerre dans ses ports de la mer Noire. Les esprits clairvoyants sentent bien qu'en allant se cacher à Bukarest, la question d'Orient n'en est devenue que plus dangereuse pour l'Occident. Aussi, est-ce sur la demande de l'Angleterre, que le cabinet français lui-même a contremandé ses premiers ordres de rappel de l'escadre du Levant, qui restera ancrée dans les eaux de Smyrne.

— Malgré son horreur pour les idées libérales, l'autocrate ne parvient pourtant pas à en préserver totalement son empire, comme le prouve la récente conspiration ourdie à Pétersbourg, par Petrachefski, et dont un oukase, du 4 janvier dernier, laisse apercevoir toute l'étendue. L'oukase signale cette société secrète sous le nom d'association de secours fraternels des hommes *à opinions anarchiques*. On élève à plusieurs milliers le nombre des individus soupçonnés d'en avoir fait partie. Quand aux conjurés convaincus, le tsar, prenant envers eux les semblants de la clémence, a commué leur peine de mort en différents supplices, qui sans doute, pour beaucoup d'entre eux, seront plus durs que n'eut été la potence.

— Quelque faible qu'il soit, le nombre des étudiants des huit universités de Russie paraît encore trop considérable aux yeux du tsar, qui l'a réduit pour chacune de ces hautes écoles au chiffre de 300 élèves. Le ministre de l'instruction publique, le comte Uvarof, n'ayant pas fait exécuter ce décret assez ponctuellement, est tombé en pleine disgrâce. Son successeur exécute la loi inexorablement. De plus, il fait en sorte qu'il n'y ait que des Russes, et une excessive minorité de Polonais admis à jouir du privilége des études universitaires.

### POLOGNE.

L'année 1850 a signalé son début en Pologne par la publication d'une loi d'enseignement, qui ne permet l'entrée dans les classes, au-dessus de la sixième, qu'aux fils des nobles dont les blasons ont été légalisés ; les fils des bourgeois, des juifs et des fermiers ne peuvent se procurer que l'instruction élémentaire, et encore à la condition de payer pour cela au gouvernement un impôt de 200 roubles d'argent par année.

— Ce qui prouve avec quelle persistance l'empereur Nicolas se prépare à la guerre, ce sont les immenses travaux de fortifications qu'il poursuit autour des principales villes polonaises, afin de s'assurer une ligne d'opérations stratégiques contre l'Allemagne, et de pouvoir au besoin couvrir sa retraite à travers la Pologne insurgée.

— Le cabinet de Berlin vient de mettre le comble à toutes les mesures d'iniquité qu'il élabore depuis si longtemps contre les Polonais de la Poznanie. La *ligne de démarcation*, officiellement décrétée entre la partie encore *polonaise* et la partie prétendue *germanisée* du grand duché, n'était qu'une infâme ironie. Cette ligne vient d'être abolie ; et la Poznanie entière est définitivement incorporée à l'Allemagne.

— Pendant que la Poznanie succombe sous les coups de la Prusse, la Galicie continue d'être aux prises avec les bureaucrates autrichiens et leurs alliés ruthéniens. Cependant ces derniers commencent à se dégoûter de leurs étranges protecteurs. Ils viennent d'exiger impérieusement, dans leur lycée de Léopol, l'usage de leur langue à la place de l'allemand.

L'autorité ayant sévi contre eux, et exclu de l'école 30 étudiants des plus mutins, les 30 jeunes gens exclus se sont joints aussitôt aux Polonais. Une *rada ruska*, grande réunion des notables ruthéniens, s'est tenue alors dans le local dit de Saint-George. Les débuts de ce conseil ont mis enfin à nu tout ce que le cœur des Ruthéniens recelait de colères concentrées contre le germanisme. Toutes les langues se sont déliées comme par enchantement, et la salle, inondée de peuple, ressemblait à une mer en fureur. Le nouveau président de la *rada* a surtout enthousiasmé les auditeurs par son discours polonais, sur la longue chaîne d'espérances trompées des Ruthéniens. Il a prouvé qu'au lieu de se laisser aller aux caresses intéressées que leur faisait l'Autriche, ils auraient bien mieux fait de rester strictement Slaves, unis de cœur à leurs frères de race, les Polonais. Il a terminé en conjurant, avec des expressions brûlantes, ses concitoyens de ne plus se laisser employer comme instruments d'une politique étrangère, mais de renouer le plus complètement possible leur antique lien d'amitié avec la Pologne. Des tonnerres d'applaudissements ont accueilli cette harangue, qui est de nature à modifier profondément la situation des partis en Pologne.

AUTRICHE.

Les diverses nationalités de l'Autriche viennent de recevoir dans leurs *kronlands* respectifs les statuts organiques depuis longtemps attendus. Ils se ressemblent tous plus ou moins; aussi tous ont-ils provoqué un cri unanime d'indignation contre cette mystification nouvelle jetée aux peuples, dont on prétend anéantir d'un coup tous les priviléges antérieurs. « Les droits de nos diètes provinciales, dit à ce sujet la *Sud-Slawische Zeitung*, sont placés par ces statuts au-dessous même des droits d'une simple réunion de citoyens, qui peut toujours, en observant les formes légales, adresser au pouvoir des pétitions, tandis que nos diètes, organes politiques de chacun de nos *kronlands*, ne peuvent pas même pétitionner auprès du trône, sans une autorisation préalable. Nous ne saurions nous figurer le parlement provincial autrement que comme la personnification morale du *kronland*, en face du pouvoir collectif central. Que ce pouvoir soit constitué au point de vue de la centralisation ou du fédéralisme, cela importe ici fort peu. Ce qu'il faudrait, c'est que le *kronland* fût vraiment représenté, qu'il eût le droit qu'on ne dénie pas même aux simples citoyens, d'élever la voix et de voter dans ses propres affaires. Or, les statuts qu'on vient de publier refusent à nos diétines ce droit, le plus élémentaire de tous. Ils dépouillent nos états de tout caractère politique, et les abaissent au-dessous de ce qu'était la plus humble commune, au temps de M. de Metternich. »

— Les finances de l'Autriche en sont toujours au même point. Ses armées ont tant pillé qu'elles ont tari jusqu'aux sources de l'impôt. On ne peut plus lever de nouvelles taxes qu'à l'aide de la force armée. C'est ainsi qu'on vient de déclarer les *Bouches de Cataro* en état de siége, pour cause de refus de l'impôt.

IUGO-SLAVIE.

La Iugo-Slavie, où les journaux viennois font éclore chaque jour quelque nouveau plan d'insurrection, pour justifier l'administration draconienne dont on l'a gratifiée en récompense de ses services, la Iugo-Slavie est loin cependant de pouvoir songer à une nouvelle guerre. Celle de deux ans qu'elle vient de soutenir contre les Maghyars, l'a réduite à un horrible état d'épuisement. Le numéraire disparu, le commerce anéanti, les travaux publics suspendus, des masses de mendiants, hommes naguère aisés et riches, se montrant sur tous les points : Voilà quels ont été, dans ces contrées, les fruits de la lutte des races. Nous ne voulons pas en conclure que les Iugo-Slaves renoncent à repousser par les armes leurs nouveaux oppresseurs : S'ils se reposent, c'est forcément, c'est en attendant du dehors des secours qui leur sont nécessaires. Car, comme l'affirme le *Slavenski iug* : «On ne trouverait pas ici un seul homme satisfait sur dix mille. »

— Meyerhofer vient d'installer dans la voïvodie serbe l'administration nouvelle : elle est exclusivement allemande; et tous ses actes ont pour unique but d'affaiblir la nationalité serbe en fortifiant contre elle le germanisme, à l'aide des communes teutones jetées comme autant de petites oasis civilisées en terre *barbare*, toutes reliées entre elles par une centralisation et une solidarité étroite, tandis qu'au contraire on isole, on morcelle les divers éléments iugo-slaves, à qui il est plus que jamais interdit de former un seul corps. Cette conduite du cabinet de Vienne entretient naturellement chez les Serbes une agitation croissante. Ceux d'Autriche sentent de plus en plus qu'ils n'ont d'espoir de salut que dans leur annexion à leurs frères de Turquie; et la réunion de ces deux moitiés d'une seule et même nationalité sera inévitablement le premier acte du drame de la prochaine guerre d'Orient.

— Ce qui a fait triompher la réaction, c'est la rivalité du Maghyar et du Slave. La réconciliation complète entre ces deux forces pourra seule relever en Autriche la cause des nationalités. Parmi les faits heureux qui constatent un rapprochement entre les Maghyars et les Iugo-Slaves, nous signalerons la sympathie inattendue avec laquelle le public de Pest accueille les études slaves. Le conseil académique de cette ville, sur la motion de son doyen Raïzinger, vient de créer une chaire extraordinaire de littérature slave, dont il a investi un Serbe, M. Joseph Ferents, qui a choisi pour objet de son cours de cet hiver le parallèle entre les quatre grandes langues et littératures de la race slave. Puissent les Maghyars comprendre enfin les nécessités de leur position nouvelle.

EUROPE OCCIDENTALE.

Dans leurs rapports vis-à-vis de l'Occident, les peuples slaves continuent de ne n'être représentés que par leurs antiques ennemis, les gouvernements de Vienne et de Pétersbourg, qui, dans l'impuissance de répéter les invasions de 1815, semblent avoir juré de vider au moins, sous les prétextes les plus honnêtes, les coffres-forts des capitalistes de Londres et de Paris. Demandés *au nom de la famille et de la propriété* menacées par le socialisme, les deux emprunts russe et autrichien ont été couverts en dépit de toutes les protestations. Les Slaves libres ne sont aux yeux des conservateurs d'Occident que des communistes qu'il faudrait pendre. Aussi les abandonne-t-on de grand cœur à leurs bourreaux russes et germaniques. C'est à la faveur de cette étrange opinion que la Prusse et l'Allemagne ont chance de se consolider.

Par crainte de la révolution, l'Occident est tout prêt à sacrifier la Pologne au germanisme, ne se doutant pas qu'il amènera de cette manière même la plus horrible des révolutions sur l'Europe entière : car elle sera dès lors impuissante à se préserver de l'invasion vengeresse du slavisme, tombé tout entier sous la dictature moscovite. C'est la Prusse qui par sa politique implacable semble destinée à concourir le plus activement à cette triste solution. Frédéric-Guillaume a, parmi ses sujets, beaucoup de Slaves germanisés. Or, rien de pire qu'un Slave passé au germanisme. Ces gens-là n'ont plus ni cœur ni conscience, ils suivent et adorent la force, sous quelque drapeau qu'elle passe. C'est cette race d'hommes qui dirige presque exclusivement depuis deux années le cabinet de Vienne, dont on connaît les actes. Ces pseudo-allemands, originaires de la Slavie, se distinguent aussi à Berlin; ce sont eux qui depuis deux ans ne cessent de provoquer les plus atroces mesures contre ce qu'ils appellent le polonisme.

Enfin le dénoûment approche; c'est à la diète d'Erfurt que l'avenir du monde semble devoir se décider. Tout dépend de l'attitude que va prendre à cette diète la démocratie allemande vis-à-vis des Slaves asservis. Si elle ratifie, comme elle l'a déjà fait pour sa propre ruine à Francfort, les mesures prises contre la liberté Slave par les cabinets absolutistes, alors l'affreuse guerre des races, un moment suspendue, reprendra son cours destructeur. Alors rangeant sous son drapeau tous les peuples de même race qu'elle, indignement opprimés par l'Europe prétendue démocratique et constitutionelle, la Russie viendra imposer à cette Europe dégradée un joug trop mérité.

CYPRIEN ROBERT.

**Montmartre. — Imp. PILLOY frères et Cᵉ, boulevard Pigale, 48.**